

Athènes, le 1er septembre 1996.

Bonjour Gérard,

Voici les photos promises, lors de ta visite à l'atelier, de mes travaux récents que je vais exposer à Anvers.

Voici aussi le texte de Dubuffet dont je t'avais parlé :

«Le geste essentiel du peintre est d'enduire. Non pas étendre avec une petite plume, ou une mèche de poils, des eaux teintées, mais plonger ses mains dans de pleins seaux ou cuvettes et de ses paumes et de ses doigts mastiquer avec ses terres et pâtes le mur qui lui est offert, le pétrir corps à corps, y imprimer les traces les plus immédiates qu'il se peut de sa pensée et des rythmes et impulsions qui battent ses artères et courent au long de ses innervations, à mains nues ou en s'aidant s'il se rencontre d'instruments sommaires bons conducteurs— quelque lame de hasard ou court bâton ou éclat de pierre — qui ne coupent ni affaiblissent les courants d'ondes. Après cela combien vain qu'on trouve là peu ou beaucoup de couleurs et quelles elles sont ! Bien misérable chose que le blanc employé soit un peu sale ou le jaune un peu terne ! De la boue seulement suffit, rien qu'une seule boue monochrome, s'il s'agit vraiment de peindre et non colorier des foulards.» (...)

C'est exactement ce que je ressens.

Il faut se mettre dans la toile ou le plâtre, se laisser guider par cette matière de poussière et d'eau, riche, exigeante, qu'il va falloir trier, gratter, flatter, battre, aimer, dans l'espoir qu'elle me donne... ce que je ne savais pas encore que je cherchais : une surprise, à chaque fois. Dans l'espoir de trouver cet instant magique où ça y est, ça tient, «ça» existe.

Tu vois, dans mes derniers travaux, j'ai eu l'impression de progresser, de m'approcher un peu plus près du sens caché des choses, de «toucher au sacré» ?

La fréquentation des symboles que j'aborde ne peut se faire sans quelques conséquences !...

C'est difficile pour moi de l'expliquer, mais je vis mon métier d'artiste avec reconnaissance car j'y apprends sans cesse. Je sais, j'ai appris qu'il faut sans cesse dépasser, déceler les forces, les faiblesses, les ressorts cachés, pour la prochaine fois...

Mais je sais aussi que je peux montrer ces dernières choses, les regards s'y accrocher : chaque œuvre parle, répond un peu mais j'espère interroger beaucoup, en un mot **concerne**.

C'est à cette condition là que j'ai l'impression de faire exploser mes murs : un ouvrier, un simple officiant, mais de ceux qu'on entend, en d'éclatants silences...

«Silences»

Voilà qui pourrait faire un bon titre d'exposition, non ?

A très bientôt Gérard.

Bien à toi,

Guy

Paris, le 15 septembre 1996.

Cher Guy,

«Silences», c'est tout un poème en un seul mot, un troublant pluriel, et c'est certes un beau titre pour l'exposition de tes œuvres récentes, mais il ne facilite pas la tâche de qui doit en parler.

Il me fait en effet irrésistiblement penser aux propos fort justes de Paul Valéry, remarquant d'abord que rien probablement au monde n'entendait plus de sottises que les tableaux d'une exposition et concluant : «Il faut toujours s'excuser de parler peinture».

Et, tout aussi inévitablement, il me rappelle cette phrase de Michaux ouvrant son superbe texte sur Klee : «Quand je vis la première exposition des tableaux de Paul Klee, j'en revins, je me souviens, voûté d'un grand silence».

Je crois connaître assez souvent un silence apparenté lorsque, dans les ateliers ou galeries, je découvre des œuvres. Et ce n'est pas forcément mauvais signe, loin s'en faut. L'art, lorsqu'il atteint un certain degré de sens et de puissance, ne m'incline guère au bavardage ni même au commentaire.



Il m'évoque enfin le célèbre roman de Vercors, «Le Silence de la Mer». A propos de ta peinture il serait certes davantage judicieux de parler du silence de la terre, mais dans les deux œuvres il s'agit de silences résistants. Tes silences de terre sont autant d'oppositions aux bruits et brouhahas du monde.

Le silence qui suit une question indiscrète ou difficile n'est pas le même que celui qui succède à l'audition d'une sonate de Mozart. Le silence qui règne dans une vaste maison vide n'est pas celui d'une savane aux heures où elle étouffe dans la chaleur et la poussière. Il y a des silences lourds, et pas seulement de sous-entendus, et il en est de légers, vifs, féconds et souriants comme celui du sage. Le silence de la nuit n'a rien à dire à celui de la tombe. Il y a le silence qui questionne et il y a celui qui répond. En vérité, oui, innombrables, inépuisables, sont les qualités et variétés de silences. Autant que, sur une palette, les nuances de blanc, ou de terres.

Chacune de tes œuvres a sa propre résonnance silencieuse. Mais dans ton travail récent, je crois pouvoir distinguer trois principales strates de silences.

D'abord, au plus profond, le lourd silence de la matière, épaisse, opaque, granuleuse, glèbeuse, mais comme sans cesse convoquée par une urgence de transmutation, d'allègement. Cette terre première, cette matière-mère est en virtualité de pépite ou de cristal, en germination d'éclats, enceinte de lumière.

Puis le silence des signes et symboles. A peine ébauchés, risqués. Comme les traces d'une prière dont on ne se souviendrait plus, ou que l'on ne pourrait que balbutier faute de savoir à qui l'adresser. Signes discrets, signes inquiets, signes que cherchent et qui peut-être ne chercheraient pas s'ils n'avaient déjà trouvé. Symboles qui tremblent, n'osent savoir ce qu'ils symbolisent. Signes en appel de sacré, d'un visage à donner au sacré.

Et enfin, justement, le silence des figures. Figures sans visage ou, plus récemment, visages en creux. Comme les empreintes de coquilles fossiles, ou comme des moules en attente du métal en fusion. Figures en appel de présence. Silence en demande d'humain.

Je crois bien que nous en sommes au même point tous les deux, cher Guy, encore à chercher des indices de l'existence de Dieu, mais plus encore et plus urgemment peut-être, à demander des preuves de l'existence de l'homme. Il me semble que c'est là désigner, non pas tout l'ensemble de ton travail, mais le centre de ses silences. Cherchant l'homme, tu trouves d'abord l'humus. Aspirant au noble orgueil d'être humain, tu célèbres la sainte humilité d'être homme.

J'ai trouvé par hasard en feuilletant Bachelard, cette belle citation d'un philosophe russe du début du siècle, très oublié de nos jours, Rozanov : «Mon âme est pétrie de boue, de tendresse et de mélancolie». Je crois qu'elle convient à tout ton travail depuis que je le connais.

Pardon d'avoir tant tardé à te répondre, mais il ne m'était guère facile de trouver des mots qui puissent se permettre de troubler la qualité de tes «silences».

Très amicalement à toi,

Gérard

